Dernière lettre de Paris

Autor(en): **Cordey, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **5 (1959)**

Heft 1

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-849193

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DERNIÈRE LETTRE DE PARIS

par Pierre CORDEY

Notre ami et confrère, Pierre Cordey, correspondant à Paris de la « Tribune de Genève », a été nommé rédacteur en chef de la « Feuille d'Avis de Lausanne ». On ne pourrait mieux esquisser un portrait de cet éminent journaliste qu'en donnant à nos lecteurs son « Au revoir Paris », qui donne la mesure de sa sensibilité et de son talent.

La Réd.

★

Je vais porter ce dernier exprès à la poste. Je ferai la queue, trois minutes ou bien une demi-heure. La demoiselle du guichet sera de bonne, ou de moins bonne humeur. Mais elle n'aura pas sous la main, selon toute vraisemblance, le timbre qu'exige mon pli. Elle ira l'acheter auprès d'une collègue, deux guichets plus loin, ce qui l'obligera ensuite à griffonner des calculs apparemment compliqués sur un déchet de papier. Il est à souhaiter qu'à ce moment-là son stylo à bille ne se grippe pas. Je me pencherai encore par-dessus la banque afin de vérifier si elle a bien collé l'estampille « exprès », car tant d'opérations difficiles le lui font parfois oublier. Nous nous quitterons, la demoiselle du guichet et moi, sur un vague sourire complice. J'emporterai la réconfortante certitude — inconcevable, hélas ! ailleurs — qu'à moins de catastrophe naturelle mon pli arrivera à Genève en un temps record. Et je rentrerai chez moi dans la nuit, par la belle allée de sable, lentement. A regret, pour tout dire, car le pli dont je me serai défait n'emporte que des adieux.

Et d'abord, un adieu à Paris. J'en sais peu de plus difficiles. Cette ville vous tient. Qui l'aime vraiment l'a, pour user d'une expression triviale, mais non point déplacée, dans la peau. Elle vous enchaîne par ses défauts mêmes. On maudit dix fois par jour sa crasse, ses encombrements, les obstacles qu'elle oppose à la moindre démarche, la fatigue qu'elle impose, cette fatigue qui endort à certaines heures des rames entières du métro, hors les puces : de la voiture de tête à la voiture de queue, vous ne trouveriez pas alors dix voyageurs pour lire ou bavarder. Vivre à Paris, c'est trop souvent lutter contre le sommeil. (Peut-être est-ce là la raison pour laquelle on a parfois l'impression de ne s'être vraiment éveillé que le jour où l'on y a débarqué). A Paris, tout se paie ainsi sur-le-champ et, si je puis dire, en nature. Il n'est pas de plaisir, pas de joie qui n'y soit conquis, sur les autres et sur soi-même. C'est peut-être aussi pourquoi il n'est pas de ville qui donne plus de sel à l'existence.

Pour le touriste que je me promets bien de redevenir à la première occasion, la Seine, les Invalides, la chère carcasse de la Tour Eiffel, que je voyais de ma fenêtre, à condition de m'y pencher, le Palais-Bourbon même, les spectacles de la scène et ceux de la rue seront toujours là. Mais je serai un hôte, entouré de quelques égards. Je payerai, cette fois, en espèces. Je retrouverai l'une des plus belles villes du monde, celle qui donne plus qu'elle n'a. Retrouverai-je jamais cette rude complicité — il faut parler franchement, et l'apprentissage au moins en est rude — avec le peuple le plus patient, sous sa brusquerie gouailleuse, le plus gentil, le plus vivant qui soit ? Où retrouverai-je le marchand de journaux qui m'interrogeait chaque matin, en collègue, sur la marche des événements et qui m'en apprenait plus, par ses questions directes et drôles, que dix hauts fonctionnaires du Quai-d'Orsay ? Et cent autres personnages, connus et inconnus, surgis dans l'autobus ou dans un salon pour disparaître presque aussitôt, retrouvés au contraire à tous les tournants des couloirs de la Chambre, à toutes les conférences de presse, ces personnages dont la seule rencontre, les propos, le jugement, qu'il fût résumé dans un trait cocasse ou longuement développé, étaient pour moi un enrichissement souvent, un stimulant toujours ?

A quitter Paris et la France en cette fin de novembre 1958, quelque inquiétude vient aggraver encore le déchirement. Pourquoi le cacher ? J'ai suivi de trop près, j'ai trop vécu les événements qui se sont déroulés ici et en Algérie depuis le printemps, pour pouvoir simplement, du jour au lendemain, changer de sujet, comme je changerai de résidence. J'enrage d'être condamné à ne voir que de loin la suite de ces événements, qui sera décisive. Je n'ai pas de raison de le celer non plus : je tremble, à voir le tour qu'ils paraissent prendre, que tout cela ne finisse assez mal. Parcourant la France durant ces trois dernières années, j'ai eu trop de preuves de sa vitalité, de son audace, de son ardeur au travail pour que l'espoir, raisonné et raisonnable, ne l'emporte pas. Mais l'inquiétude demeure, comme devant un joueur qui tient dans sa main plusieurs cartes magnifiques et que son refus d'écarter les autres, d'en écarter même aucune, sa propension à écouter ceux qui, contre toute évidence, lui disent que ce sont justement les meilleures, pourrait bien perdre, malgré tous ses atouts.

Pierre CORDEY.